

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

LE JOURNAL D'AGRICULTURE

ORGANE OFFICIEL DU CONSEIL D'AGRICULTURE DE LA PROVINCE DE QUÉBEC.

Vol 1

MONTREAL, MARS 1878

No. 9

LE JOURNAL D'AGRICULTURE

*Organe officiel du Conseil d'Agriculture de la
Province de Québec*

Rédacteur en chef: - - E. A. BARNARD

DÉPARTEMENT DE L'AGRICULTURE, QUÉBEC.

CONDITIONS D'ABONNEMENT:

Recevront gratuitement *Le Journal d'Agriculture*, les membres des sociétés d'agriculture qui ont souscrit pour l'année courante, avant le 1er Juillet dernier.

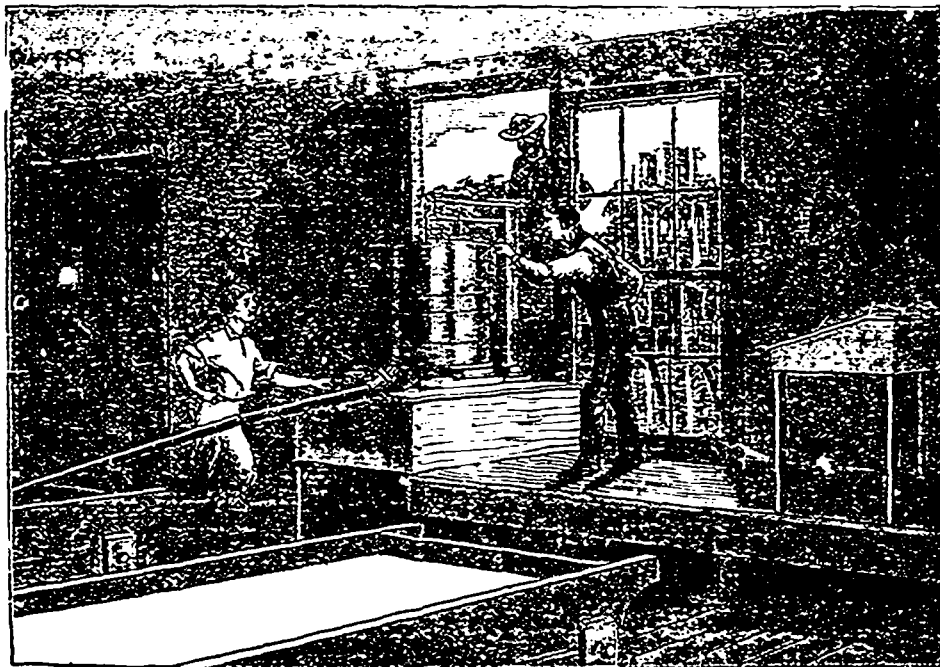
Les personnes qui désirent s'abonner peuvent le faire, moyennant une piastre par année, payable

d'avance, en s'adressant à Geo. E. Desbarats, à son bureau, ancien bureau de poste, ou à 222, rue Notre-Dame, Montréal.

Pour les annonces, s'adresser également à G. E. Desbarats, Montréal.

DIRECTION.

Ce journal est sous la direction du sous-comité du Conseil d'Agriculture. La PARTIE OFFICIELLE du *Journal d'Agriculture* ne contiendra que les documents officiels, publiés sous la responsabilité du Conseil. La RÉDACTION n'est responsable que des articles, non signés, qui paraîtront dans la partie non-officielle du JOURNAL.



No. 1.—RÉCEPTION ET PESAGE DU LAIT A LA FROMAGERIE.—Voir p. 132.

MONTREAL, MARS 1878.

PARTIE NON-OFFICIELLE.

Chemins Municipaux.

CHEMINS DANS LES TERRES ARGILEUSES.

Dans les terres argileuses, les chemins sont toujours mauvais. Vienne un orage un peu considérable, et de suite le sol s'y détrempe, des ornières se creusent partout, bientôt les voitures ont peine à passer; et vous aurez beau faire des réparations, ce sera toujours à recommencer.

Je connais des cultivateurs qui consacrent de 25 à 30 journées de travail par été au maintien de leurs chemins: ils les labourent, les hersent, remplissent les ornières à mesure qu'elles se font, charrient des roches, reparent les fossés, et tout cela sans de grands résultats: en un instant la pluie défait leur ouvrage.

En quittant enfin leur vieille routine pour adopter un système nouveau, ces cultivateurs atteindraient leur but bien plus sûrement, et ce qui est important à moins de frais.

Quel est donc le système à suivre? Celui que je vais expliquer rencontrera, je l'espère, l'approbation du public.

Dans les sols composés de terre gravoyeuse, mêlée de sable, et où l'argile ne se trouve que dans une faible proportion, les chemins sont d'entretien facile, et, à moins d'être négligés tout à fait, rarement impraticables. La chose se comprend: dans ces terres légères l'égouttement est rapide, et une terre bien égouttée ne se creuse pas facilement sous le poids des roues.

Puisque ces terres ont de telles qualités, employons-les donc dans la réparation de nos chemins.

Voici un devis des ouvrages qu'un bon cultivateur devrait faire pour mettre son chemin en bon état.

1o. Faire des fossés larges et profonds, avec les décharges nécessaires pour le rapide écoulement des eaux, et rejeter la terre sur le milieu du chemin. 2o. Couvrir ensuite le chemin d'un lit de fascines de 1 pied de hauteur. On entend par fascines des branches d'arbres qui ne doivent pas avoir plus de 1½ pouce au gros bout, et de 9 à 10 pieds de longueur. On les dispose en double rangée en croisant les gros bouts, de manière à ce que le milieu du chemin ait 1 pied de hauteur, et que les extrémités soient élevées de 6 pouces.

On peut se servir de toute espèce de bois pour faire des fascines; cependant d'après l'avis de personnes compétentes, les meilleures sont celles de merisier, de houleau et d'alisier.

3o. Sur ces fascines, charrier de la terre jaune sablonneuse, du sable ou du gravier à raison de 100 voyages environ par arpent de chemin l'année suivante on pourrait en charroyer à peu près autant, pour obtenir un chemin plus durable encore. En plaçant cette terre d'une manière égale sur les fascines, on se trouve à avoir un chemin arrondi.

Ce système, facile à mettre en pratique, est basé sur l'expérience, et j'en ai vu d'heureuses applications dans les paroisses en bas de Québec, et principalement dans les comtés de Bonaventure et de Gaspé. La partie qui concerne les fossés n'a pas besoin de démonstration, il est reconnu depuis longtemps, en théorie du moins, qu'il est impossible d'entretenir une terre ou un chemin sans les égoutter.

L'usage des fascines est inconnu à la plupart des habitants des vieilles paroisses, quoiqu'on le trouve dans tous les townships.

Dans les grandes routes que le gouvernement fait ouvrir, il se rencontre souvent des savanes marécageuses de quelques milles de longueur, où l'on ne trouve pas de fond pour ainsi dire. Autrefois on y pratiquait des chemins plus ou moins routables, en faisant emploi de corps de roi; tout le monde se rappelle ces longues parties de routes pontées où s'épuisaient les chevaux; cependant les voitures y passaient et le voyageur, cahoté en tous sens, en était quitte pour une courbature.

Aujourd'hui ce mode est tombé en désuétude, et le corps de roi disparaît. On l'emploie encore pourtant dans les endroits où la terre noire s'étend à une grande profondeur, mais on le recouvre de fascines.

Dans les savanes ordinaires, on se contente d'un simple fascinage; on donne au chemin 19 à 20 pouces de rond, et l'on obtient une voie solide, durable, qui ne demande que peu de réparations.

C'est aussi une règle mise en vigueur par le gouvernement de n'employer pour la confection de ses chemins que de la terre réellement propre à cet usage: la terre végétale, la terre noire et l'argile sont prohibées, et les conducteurs ont ordre de se servir de terre jaune sablonneuse, de sable ou de gravier. La raison en est bien simple, la terre végétale, et la terre noire, n'ont pas de consistance et s'usent vite, quant aux défauts de l'argile tout le monde les connaît.

La terre jaune, du moins celle qui n'est pas mêlée de glaise, le sable et le gravier ont des qualités incontestables qu'il est superflu d'expliquer et lorsqu'on les met sur un lit de fascines il est facile de voir les bons effets qui en résulteront.

Les fascines donnent un drainage naturel qui accélère l'égouttement d'un sol qui, de soi-même, égoutte déjà facilement.

Dans les localités où l'on peut se procurer de bon gravier, comme sur les bords du fleuve et dans plusieurs endroits où l'on en rencontre des dépôts considérables, on peut, à la rigueur, se dispenser de fasciner.

L'année dernière, je me rendais du village de Cacouna à la gare du chemin de fer, située à quelques milles plus loin; il avait plu sans relâche, et je m'étonnais de trouver une route solide, sans ornières, et cela dans une terre argileuse, mêlée de terre noire. Intrigué, je demandai à mon compagnon de voiture la raison de ce qui pour moi était un vrai phénomène. Voici l'explication qu'il me donna. Cette route dont toute la paroisse avait un besoin continu était autrefois dans un état affreux, souvent impraticable, surtout le printemps et l'automne. Après avoir essayé bien des moyens, les autorités municipales en employèrent un dernier. Elles décrétèrent

que chaque intéressé serait tenu de charrier chaque année sur cette route 12, 15 ou 20 voyages de gravier, jusqu'à ce qu'elle fût en bon ordre.

Les contribuables, suivant l'antique coutume, murmurèrent, se firent tirer l'oreille, crièrent à l'abus, mais le conseil municipal tint bon, le bon sens triompha de la routine, et au bout de trois ou quatre ans, on avait une route de première classe, où l'on n'a que d'insignifiantes réparations à faire chaque année.

Voilà un moyen pratique que je recommande à nos conseillers municipaux.

Reste la question du coût. Disons de suite que tous les ouvrages recommandés plus haut peuvent être exécutés par le cultivateur lui-même et par conséquent sans déboursés. Qu'il coupe ses fascines pendant l'hiver et qu'il les charrie à loisir. Le mois de juin arrivé, il les disposera sur son chemin, ce qui ne peut lui prendre que quelques jours, et il charriera ensuite sur ces fascines du sable ou du gravier; presque partout on en trouve sans être obligé d'aller au loin.

En quatre ou cinq jours, une voiture pourra transporter les 100 voyages requis par arpent. Jusqu'ici j'ai supposé qu'il n'y avait qu'un seul homme et qu'un seul cheval, mais dans la plupart de nos fermes on peut disposer de deux voitures au moins et d'un grand nombre de bras, en sorte que tout l'ouvrage pourrait se faire en quelques jours.

Voici du reste un état qui fera voir ce que coûte l'ancien système, et ce que pourrait coûter le nouveau. Il m'a été fourni par un cultivateur intelligent à qui je l'avais recommandé, et qui avait à entretenir un chemin dans une terre argileuse. Sa terre avait trois arpents de large.

« Comme conseiller, ou comme maire, m'écrivit-il, dans ma paroisse j'ai toujours tenu à maintenir mon chemin en bon ordre, et les chiffres suivants vous feront voir ce qu'il m'en coûtait autrefois et ce qu'il m'en coûte aujourd'hui.

AUTREFOIS.

Chaque printemps, chemin impraticable depuis la fonte des neiges jusqu'au 20 ou 25 juin; réparations difficiles à faire et à peu près inutiles, une ornière remplie le matin était aussi profonde le soir, s'il passait quelques voitures.

À la fin de mai et en juin, labour du chemin, terre ramenée au milieu afin d'arrondir, hersage, charroi de cailloux;

En juillet, août, septembre et partie d'octobre, une demi-journée après chaque abat de pluie pour réparer, abattre les ornières, en somme, une journée par semaine bien souvent de travail sur mon chemin.

Depuis la fin d'octobre jusqu'aux gelées, réparations inutiles.

En résumé, je consacrais au moins 20 journées de mon temps à réparer mon chemin, ce qui, à raison de 80 centimes par jour, équivalait à une dépense annuelle de..... \$16.00

Résultat. Chemin impraticable quand même pendant deux ou trois mois chaque année, plus ou moins beau le reste du temps et toujours la même besogne à recommencer chaque printemps, soit en 5 ans..... 80.00

SYSTEME NOUVEAU.

75 voyages de fascines, préparées en hiver, à 25 cts. le voyage.....	\$22.50
1 1/2 journée pour étendre ces fascines.....	1.20
300 voyages de sable à 5 cts. le voyage.....	15.00
Usage d'un rouleau pendant 1/4 de jour.....	50

\$39.20

Soit pour la première année \$39.20; les années suivantes, les réparations consistaient à charrier du sable dans les endroits détériorés, environ 6 voyages par an, soit en quatre ans environ \$2.00.

En sorte qu'en cinq ans mon chemin ne coûte que \$41.20, et j'espère ne dépenser maintenant qu'une ou deux piastres par année en ouvrage pour l'entretenir. Je ne parle pas des fossés, car il me fallait les entretenir dans les deux cas."

Cet exemple n'a pas besoin de commentaires.

Cependant le coût d'une bonne réparation peut paraître, d'après les chiffres ci-dessus, un peu élevé, puisque nous arrivons à un montant de \$13 de l'arpent ou \$381 du mille. Mais il faut considérer, d'abord, que la construction d'un chemin dans une terre argileuse est aussi difficile que dans une savane marécageuse, et que les mêmes travaux y sont nécessaires, sauf, bien entendu, l'enlèvement de bois et des racines; ensuite, que ces calculs sont faits sur l'ouvrage d'une seule personne, et que si l'on faisait réparer un mille ou deux de chemin à l'entreprise, le prix serait moins élevé; le même cultivateur me disait qu'il ne craindrait pas d'entreprendre un mille pour \$6 à \$7 de l'arpent. Enfin il ne faut pas oublier que c'est un travail que l'on n'a pas à recommencer chaque année, et que l'entretien d'un chemin ainsi fait revient à une bagatelle.

Le devis que je viens de donner s'applique spécialement aux chemins les plus importants, à ceux dont toute une paroisse a besoin, et qui, par là, même, sont plus exposés que les autres à se détériorer, parce qu'il y passe un plus grand nombre de voitures.

Les chemins de concessions et les routes qui y conduisent étant beaucoup moins fréquentés, la réparation n'exige pas autant de travaux, il suffit de les arrondir (10 pouces de rond) et d'y charrier une bonne couche de sable ou du gravier, ce qui peut coûter de \$4 à \$5 de l'arpent.

Ce que j'ai dit pour les terres argileuses peut s'appliquer aux terres noires et savaneuses. Quant aux chemins construits dans les terres jaunes sablonneuses, et en général dans les terres où le sable domine, il suffit de les égoutter et de les arrondir, ce qui, malheureusement, ne se pratique guère dans nos campagnes.

On rencontre des chemins construits sur ces bancs de sable mouvant si communs dans quelques districts, et l'on y voit à chaque instant se renouveler la scène décrite par le poète :

L'attolage saut, souillait, était rendu.

Pour remédier aux défauts de ces chemins, quelques cultivateurs y transportent de la terre jaune, ou même argileuse afin de leur donner la consistance qui leur manque. C'est, je crois, le meilleur moyen possible.

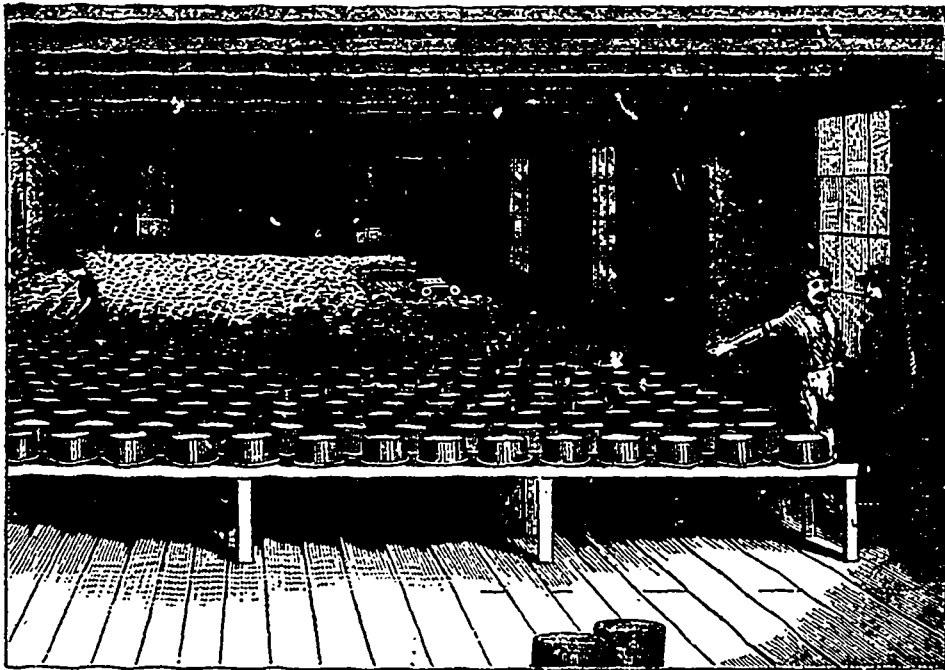
J. O. FONTAINE,
Dirrecteur de colonisation.

Fromageries

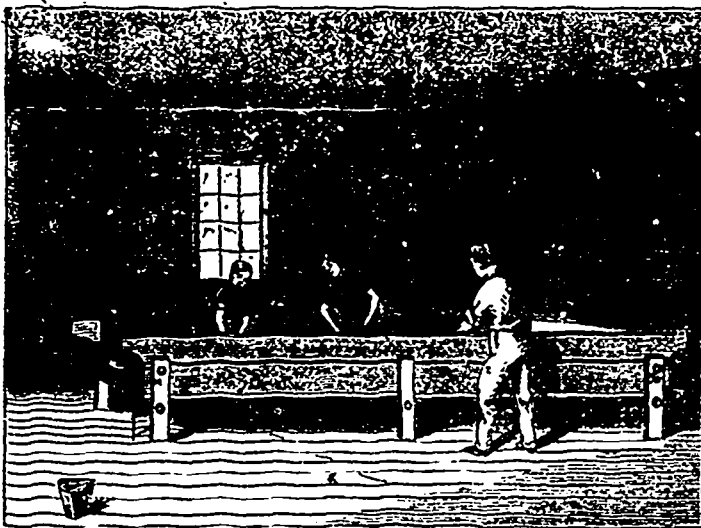
Nous donnons aujourd'hui une suite de gravures qui représentent dans leur ensemble une fromagerie modèle. Ces gravures sont copiées de l'*American Agriculturist*, excellent journal américain auquel nous avons déjà emprunté plusieurs gravures.

Aux Etats-Unis, malgré la crise, cette industrie continue à prospérer partout où elle est bien dirigée. Les cultivateurs y reçoivent en moyenne sept centins du gallon pour leur lait, prix très-ré-

munératif, et qui permet de retirer un revenu de \$30 à 50 par année, par vache, selon ses qualités laitières. Dans cette province, un grand nombre de fromageries ont été établies depuis quelques années. Plusieurs ont donné d'excellents résultats; malheureusement, dans bien des cas, faute d'expérience, on a fabriqué un fromage de qualité inférieure, et, par suite, on n'a pas obtenu les résultats avantageux qu'on attendait de cette industrie. Nos fabricants de fromage, pour un certain nombre du moins, ont oublié le principe: *Co qui vaut la peine d'être fait, mérite d'être bien fait*. Souvent, par fausse économie, on a employé un surintendant de fabrique peu habile qui, au lieu de



No. 2.—LA CHAMBRE A SÉCHER LE FROMAGE.



No. 3.—BRASSAGE DU CAILLÉ.

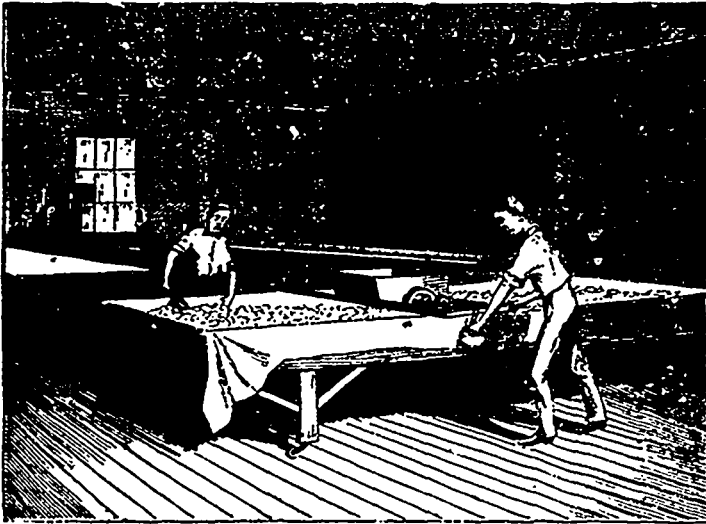
produire du fromage pouvant se conserver plusieurs mois, et valant, par conséquent de 10 à 15 centins la livre, ne produisait qu'un fromage de rebus, difficile à vendre dans les meilleures circonstances.

Nous apprenons avec chagrin que plusieurs fromageries sont abandonnées et qu'elles ne fonctionneront pas au printemps. Nous conseillons à leurs propriétaires d'aller passer quelques mois aux Etats-Unis, ou à Ontario, afin de se qualifier sous tous rapports, ou, s'ils le préfèrent, dans les environs de St. Hyacinthe. Ils trouveront dans ce dernier endroit bon nombre de fromageries parfaitement administrées. La preuve, c'est que les fromages faits pendant l'été dernier, c'est-à-dire dans la plus mauvaise saison, se sont vendus onze cents la livre.

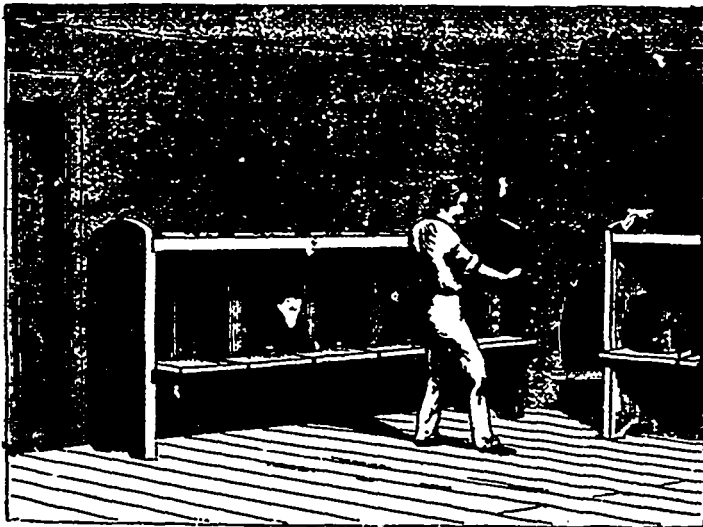
Les quelques chiffres suivants, pui-



No. 4.—VIDAGE DU CAILLÉ DES BACS.



No. 5.—ÉCRASEMENT DU CAILLÉ.



No. 6.—PRESSAGE DU FROMAGE.

sés à source certaine, dans les environs de St. Hyacinthe, parleront plus haut que tout ce que nous pourrions ajouter sur le sujet :

Une fabrique modèle coûte \$1500 environ, parfaitement montée, sous tous rapports. Le fromage est fait aux frais complets du propriétaire de la fabrique, moyennant environ 20 % sur le prix de vente.

Le propriétaire a retiré depuis trois ans, en moyenne, 33 % de profit net; c'est-à-dire tous frais payés.

Dira-t-on maintenant que les fromageries ruinent leurs propriétaires, ou les cultivateurs, qui savent bien administrer les affaires de cette industrie.

On peut donc se convaincre, au contraire, que cette industrie donne des rendements si considérables qu'elle fait la fortune et du fabricant et du cultivateur, quand tous deux s'entendent pour faire les choses comme elles doivent être faites.

Conseils aux cultivateurs.

MARS.

Hâtez-vous de finir les travaux d'hiver.

Ramassez vos fumiers, faites-en des tas relevés avec soin :

Vous éviterez d'en perdre le plus précieux, que les pluies du printemps ne manqueraient pas d'emporter.

Si vous devez vous en servir au printemps, tournez les soigneusement sans les fouler ;

Mettez les pailleries à l'intérieur du tas, le fumier pourri* à l'extérieur, comme *parments* ; donnez au tout une hauteur de 4 à 5 pieds ; dans quelques semaines, le fumier ainsi traité sera très bien préparé pour les semailles.

Réparez vos charrues, herse, charrettes, tombereaux,

Et tous vos outils ; mettez tout en ordre parfait.

Souvenez-vous qu'une heure est bien vite perdue pendant les semences, à cause d'un instrument en mauvais état :

Or, une heure de perdue, dans un moment pressé, c'est peut-être plusieurs jours de retard, — plusieurs minots de moins à la récolte.

Faites apointisser toutes les dents de herse, et qu'il n'en manque aucune :—

Une bonne herse, bien menée, amène souvent la bonne récolte.

Si vous employez encore les herses à dents de bois, essayez celles en fer, je vous assure que vous en serez charmés :

Les herses à dents de bois ont ruiné bien des terres !

Savonnez et graissez tous vos harnais :

Faites en sorte que toutes les parties en soient maniables :

C'est ainsi que vous les ferez durer ; et que vous vous en servirez avec plaisir et sans perte de temps.

Sciez, fendez et cordez à l'abri tout votre bois d'été :

Votre femme n'en sera que plus aimable ; elle vous grondera moins souvent, et vos repas seront moins retardés.

Si vous en avez le temps, faites de bonnes barrières pour tous vos champs :

Une barrière est vite ouverte, facilement fermée ; mais s'il faut ouvrir une pagée de clôture et la refaire, ça prend du temps ; on la refait mal, les animaux y passent, on se fâche, ... et que sais-je encore !

Veillez à vos vaches pour qu'elles ne s'avortent point :

Une poignée de graine de lin, donnée, tous les jours, à cette saison—facilite le vêlage, donne lait, force et santé à la vache.

Soignez bien tous vos animaux ;

Ne mesquinez point sur la nourriture :

Une vache maigre au vêlage, c'est un veau maigre, du lait maigre, du beurre maigre—des porcs maigres,—une bourse maigre à l'automne !

Veillez soigneusement à vos brebis :

Combien d'agneaux sont perdus à cette époque, qui auraient été sauvés avec quelques moments de vigilance et de bons soins.

Un agneau sauvé au printemps, c'est \$3⁰⁰ au moins, dans sa bourse à l'automne !

Enmuraillez vos chaudrons à sucre ;

Faites cuire, même, dans de grands vaisseaux plats, faits exprès : vous ménagerez le bois et l'ouvrage, et votre sucre sera meilleur.

Entaillez vos orables avec grande précaution :

Vous les conserverez plus longtemps et elles couleront davantage.

M. Soumande Côte, élève diplômé (avec grande distinction) de l'école d'agriculture de Ste. Anne, et élève de M. Ant. Casavant, membre du Conseil d'Agriculture et l'un des agronomes les plus distingués de cette province, désire prendre une terre à ferme. M. Côte a les meilleures recommandations. Nous espérons qu'il trouvera bientôt à se placer avantageusement, et que celui qui l'emploiera n'aura qu'à se louer d'avoir aidé un jeune homme de mérite. S'adresser au rédacteur du *Journal*, ou à M. Côte, soins du Révd. Messire Lambert, St. Jean de Québec.

L'utilité et l'emploi des fumiers.

Nous trouvons sous ce titre, dans la *Gazette des Campagnes*, la correspondance qui suit. Nous n'aurions que des éloges à en faire si ce n'était de la recommandation qu'on y fait d'étendre les fumiers en petits tas, sur les champs, au sortir de l'étable pendant l'hiver.

Il y a deux objections très graves, dont une est mentionnée dans la correspondance en question, mais d'une manière trop générale : celles des mauvaises graines. Tout fumier frais mêlé de paille contient des milliers de mauvaises graines. En étendant le fumier sans fermentation, ces mauvaises graines devront lever tôt ou tard et empiéter la terre.

Puis, quel que soit l'égouttement donné à la terre, la fonte des neiges et les grandes pluies du printemps devront nécessairement entraîner les parties les plus solubles et les meilleures du fumier, lesquelles iront tout droit au fossé, puisque la terre imbibée d'eau ne saurait les absorber.

Le moyen indiqué pour faire les tas est très-reconnu andable et devrait toujours être pratiqué, même pour les fumiers qui doivent servir à la culture des légumes au printemps.—Ceci dit, nous attirons l'attention de nos lecteurs sur les bons conseils qui suivent :

C'est avec regret que je vois un grand nombre de cultivateurs méconnaître l'utilité des fumiers ; la preuve, c'est que l'été dernier, en voyageant dans les paroisses environnantes, je vis à plusieurs endroits des cultivateurs qui n'avaient pas encore charroyé le fumier, cet état de choses expliquait assez pourquoi la moisson ne promettait pas autant chez ces cultivateurs négligents qu'ailleurs où cette opération avait été faite en temps convenable.

En plusieurs endroits, on a pour coutume de charroyer pendant l'hiver le fumier au milieu d'un champ, (dans un coin de champ serait bien préférable afin de ne point gêner les cultures préparatoires. *Idéol. Journal d'Agriculture*) afin de l'étendre au printemps. ceci est certainement une bonne habitude, et la meilleure pour ceux qui ont beaucoup de temps à leur disposition ; mais pour retirer le plus grand profit en agissant ainsi, il faut, l'automne, faire à l'endroit où l'on devra déposer le fumier, un lit de terre ou de paille de l'épaisseur de quatre à six pouces, ce lit aura pour but d'absorber le purin qui s'échappe du fumier, et quand vous emploierez ce fumier, ce lit de paille sera lui-même devenu à l'état de fumier. Ce moyen est donc le meilleur pour ceux qui ont beaucoup de temps à leur disposition ; mais il ne faut pas oublier d'étendre le fumier au printemps, car si vous le laissez là pendant deux ou trois mois, il perd la moitié de sa force ; et si l'on n'a pas eu le soin de le mettre sur un lit de paille, il rend inculte pour deux ou trois ans le terrain qu'il a occupé. Voyez ce que vous perdez en agissant ainsi. D'abord la moitié du volume de votre fumier et plus aura diminué en valeur, comme il sera démontré plus loin, et ensuite il y a perte de ce que vous rapporterait le terrain occupé et rendu inculte par ce trop long séjour. En établissant la somme des pertes et la somme de ce que vous produit votre fumier après qu'il a été consommé, vous trouverez que la perte en vaut la peine.

Pour un cultivateur qui a beaucoup d'occupations, et qui n'a pas les moyens de se servir de main-d'œuvre, je crois que la meilleure méthode qu'il y ait à suivre est de transporter de suite les engrais sur le champ qu'il veut fumer et de les y mettre en petits tas qu'il pourra étendre le printemps, sans le secours d'un cheval. En réservant les fumiers pour les transporter tout à la fois, ce serait une perte de temps considérable, car il faudrait attendre que la neige soit disparue, et même que la terre soit séchée, mais alors ce sera le temps des labours, et le fumier restera là. Ce ne sera

done qu'après les semailles que l'on pourra faire cet ouvrage, et on sera obligé de passer sur les grains enssemencés pour l'étendre ; on perdra, en l'étendant ainsi sur les labours une grande partie de sa valeur, car l'expérience a prouvé que le meilleur moyen d'enrichir un champ est d'enfouir le fumier avec le labour parce qu'il réchauffe la terre et la rend plus tendre ; tandis qu'en étendant le fumier sur le champ, une grande partie de sa force se perd en évaporation.

Quand on veut fumer des prairies, on doit y étendre les engrais très à bon heure, afin que l'herbe les preserve le plus possible des rayons du soleil. (Il vaut mieux s'étendre qu'après les foins, ou en automne. Réd. J. A.)

Il faut remarquer que tous les cultivateurs ne sont pas à même d'employer ce dernier moyen, car ceux-là seuls pourront le faire qui ont une terre bien fossoyée et bien labourée, ou les rigoles sont bien entretenues ; ceux encore qui n'ont pas de mauvaises graines, et dont la terre n'est pas inondée à la fonte des neiges ou pendant les grandes pluies. Le cultivateur qui entretient bien sa terre ne voit jamais le dessus de ses planches lavé par les eaux, car à peine y a-t-il un peu d'eau, que des raies bien faites conduisent cette eau à des rigoles et de là aux fosses. Celui-ci pourra donc mettre le fumier en petits tas sur le milieu des planches de son champ, et il n'aura pas à craindre que ce fumier ne soit emporté par les eaux.

Le cultivateur dont la terre est mal fossoyée, qui a de mauvaises rigoles, et dont les terrains sont en pente, ne doit pas y mettre le fumier en petits tas, car à la fonte des neiges, ou pendant les grandes pluies du printemps, le purin pourrait en être enlevé.

Si l'on soupçonne que le fumier dont on a à disposer contient de mauvaises graines, (Quel est celui qui n'en a pas ? Réd. J. A.) il faut prendre le moyen de les détruire avant d'utiliser le fumier. Mais comme un cultivateur intelligent doit toujours faire en sorte de perdre le moins de fumier possible, voici, suivant moi, ce que les cultivateurs devraient faire : c'est de déposer, à un endroit qui n'est pas trop exposé aux rayons du soleil et aux pluies, un lit de terre ou de paille de six pouces d'épaisseur, de charroyer en cet endroit le fumier qui renferme des mauvaises graines, et d'élever ses côtés le plus perpendiculairement possible, et ensuite de le couvrir d'une couche de terre ou de paille qui protégera le fumier, en empêchant les gaz fertilisants de s'en échapper, cette couverture devient elle-même un excellent fumier. Ensuite, vous transportez ce fumier sur les prairies après que les foins en auront été enlevés ; vous le laisserez-là bien étendu jusqu'à l'automne ; avant les gelées de l'automne, ou au printemps suivant, vous le herserez jusqu'à ce qu'il soit parfaitement étendu. Je suis persuadé qu'alors les mauvaises graines ne pousseront pas, car elles auront perdu leurs facultés germinatives pendant le séjour que le fumier en tas aura fait du printemps au mois d'août. C'est le moyen le plus prompt et le plus économique.

Peu savent peut-être quelle est la valeur du fumier lorsqu'il est produit, et ce qu'il perd quand on néglige de l'employer. M. Bousingault a constaté que le fumier de cheval qui contenait 2.7 pour 100 d'azote, s'était réduit après une fermentation prolongée au dixième de son poids, et ne contenait plus que 1 pour 100 de ce gaz si utile qui est la base de tous les fertilisants en matière d'engrais. J'ai donc bien raison de dire qu'il faut employer le fumier le plus tôt possible.

Sans fumier, point de récolte.—Souvenez-vous de cela, chers amis. Vous demandez à votre champ de vous rendre au centuple ; il faut pour cela que vous lui donniez tout ce qui est en votre pouvoir, ensuite il saura vous récompenser de vos labours.

Ne négligez donc rien pour enrichir votre sol, et tout ira bien. On juge de la bonne intelligence du cultivateur par le soin qu'il met à confectionner son tas de fumier. Faites tout ce qui est en votre pouvoir pour vous procurer des engrais, mais ne laissez pas perdre ceux que vous avez.

E. ...

Ste. Anne de la Pocatière, 10 janvier 1878.

Ne laissez rien perdre de ce qui est utile à l'homme, aux bestiaux et à la terre.

Une poignée de paille donne deux poignées de fumier, qui donneront une poignée de grains.

Conservation des petits oiseaux.

On trouvera peut-être étrange qu'à cette époque de l'année j'entretienne les lecteurs du *Journal d'Agriculture* sur une question qui pourrait être discutée dans un temps opportun. Mais je sais qu'en plusieurs endroits les directeurs de nos sociétés d'agriculture se réunissent plusieurs fois pendant l'hiver, afin de discuter les questions qui doivent plus particulièrement attirer leur attention, et il me semble que la *protection des oiseaux* peut faire partie du programme de nos sociétés d'agriculture.

Qui a le plus d'intérêt à la conversation des oiseaux ? Evidemment l'agriculture.

Or les sociétés d'agriculture créées pour défendre les intérêts de l'agriculture, pour patronner activement toute idée de progrès dans nos cultures si variées, les sociétés d'agriculture qui accordent des primes pour toutes espèces d'innovations propres à faciliter les différents travaux agricoles, ne doivent elles pas de plus intervenir dans cette question si importante de la protection que nous devons accorder aux oiseaux ? S'il est une question qui doive primer toutes les autres, c'est bien celle de soustraire aux insectes qui sont en si grand nombre dans nos champs, nos produits de toutes espèces, et dans ce cas, les oiseaux sont bien nos meilleurs auxiliaires.

Dans quelques endroits, les directeurs de nos sociétés d'agriculture accordent des prix pour l'industrie domestique, et nous sommes heureux de voir les dames se disputer avec avantage ces prix, car ce sont autant de pièces d'étoffes et de toile ou de flanelle que les maris ne sont pas obligés d'acheter chez les marchands. S'il y a avantage à cela, nous trouverions également un énorme profit à faire participer les enfants à ces concours, en leur accordant un prix pour la protection des oiseaux. Quelle est la mère qui ne verrait pas avec joie son enfant recevoir un prix qui lui serait distribué d'une manière solennelle, en présence de 300 à 400 cultivateurs, parce que sur le rapport de son maître d'école, cet enfant se serait attaché à établir en différents endroits de la paroisse des nids artificiels, ou qu'il aurait organisé avec ses confrères un bataillon de jeunes gens qui, pendant tout l'été, auraient empêché la destruction des oiseaux, en signalant même aux autorités ceux qui agissent en contravention de la loi pour la protection des oiseaux ?

Ce serait assurément une récompense bien méritée de la part de ces jeunes gens qui auraient réussi à établir dans leur localité une société de protection à l'égard de ces petits oiseaux faisant la chasse aux insectes qui annullent nos fruits, dévorent nos récoltes par leurs ravages incessants, et qui sont la cause de pertes considérables.

De telles récompenses, offertes par les sociétés d'agriculture, créeraient parmi les enfants une émulation qui se propagerait d'une paroisse à l'autre, et nous n'aurions pas le désagréable spectacle de voir la plupart de nos enfants faire la chasse aux oiseaux insectivores : ils en seraient au contraire les protecteurs. C'est un sujet qui mérite une sérieuse considération.

FIRMIN H. PROULX.



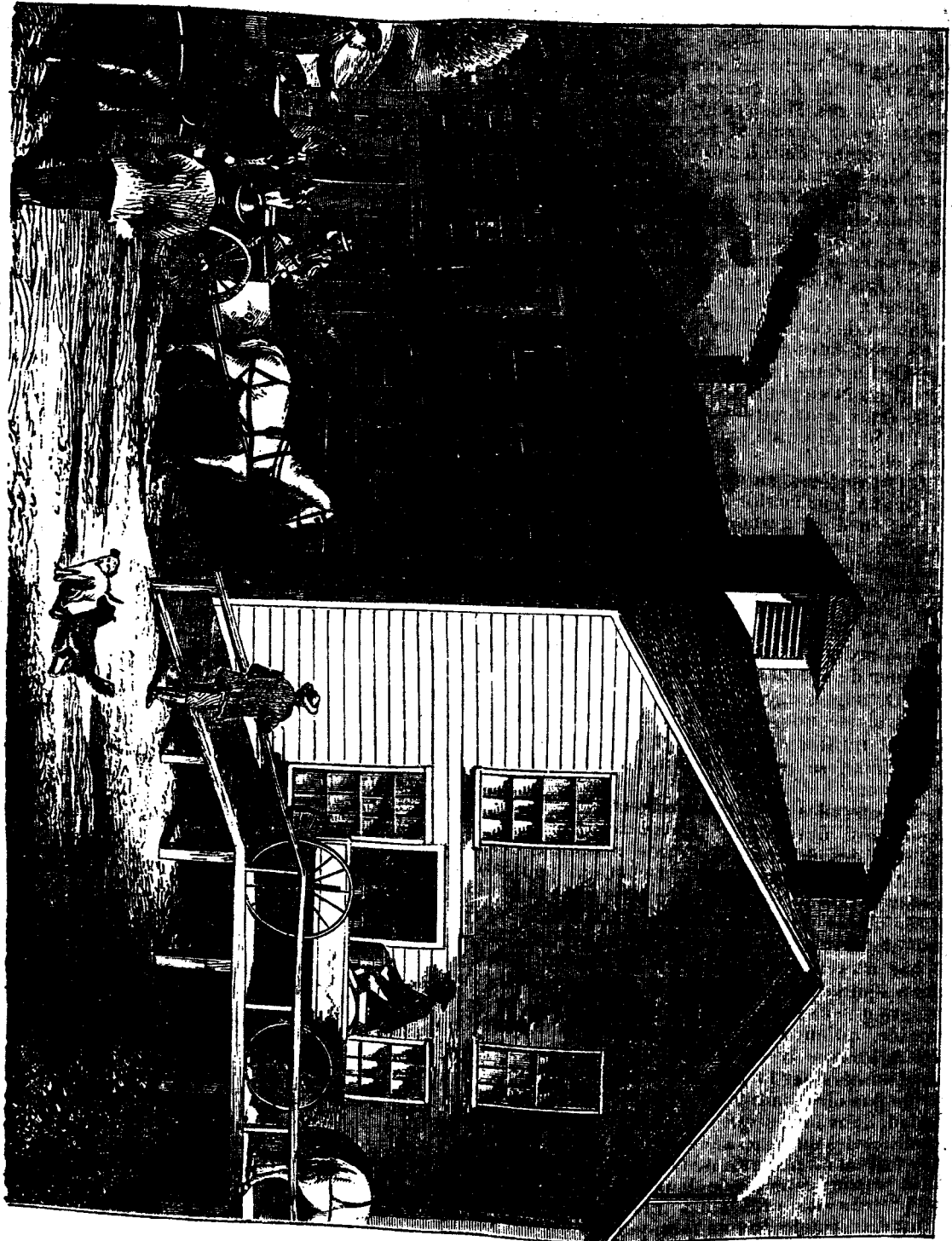
PONY D'ECOSSE.
TROTTEUR.
JUMENT POULINIÈRE.

PONY SHIRTLAND.
CHEVAL ARABE.

CHEVAL CLYDE.

CHEVAL CANADIEN.
CHEVAL PUR SANG.

CONGRÈS CHEVALIN—DÉLÉGUÉS DES QUATRE COÛNS DU MONDE.



FROMAGERIE AMÉRICAINE.

Entomologie.

(Suite)

Le second ordre des insectes est celui des Orthoptères ou sauterelles.

Comme les barbeaux, ces insectes ont quatre ailes, ou plutôt deux ailes recouvertes par des élytres ou élytres. Mais ces élytres, dans les Orthoptères, ne sont jamais si fermes, ni entièrement cornées, comme chez les Coléoptères. De plus, et c'est ce qui leur a valu leur nom, les ailes véritables en se logeant sous les élytres dans le repos, se ploient simplement en plis longitudinaux comme ceux d'un éventail, sans se replier ensuite transversalement, comme c'est le cas pour les barbeaux. Les forficules ou perce-oreilles font seuls exception à cette règle, mais la pince qui termine l'abdomen de ces derniers permet toujours de ne pas les confondre avec les barbeaux.

Les Orthoptères forment un ordre assez restreint en familles et en genres, mais par contre, les individus, dans plusieurs espèces, se présentent en quantité innombrable, sauterelles, criquets, coquerelles, etc.

Les Orthoptères, en égard à leur mode de locomotion et à leur conformation en conséquence, se divisent en deux grandes sections : les coureurs et les sauteurs. Tandis que les derniers, comme les sauterelles, les grillons, les criquets, n'exécutent leur marche que par sauts ou bonds lorsqu'ils ne se livrent pas au vol, les premiers, comme les blattes, les forficules, les spectres, courent à la manière ordinaire des autres animaux, sans discontinuer de toucher le sol dans leur locomotion.

Les Orthoptères, comme tous les autres ordres de cette classe, nous offrent leur contingent d'êtres utiles et nuisibles; cependant cet ordre, pour notre climat, se réduit presque exclusivement à ces derniers.

Les sauterelles ou criquets offrent en Orient un aliment qui devient la providence du peuple dans bien des années. C'est une ressource dont nous n'avons encore jamais usé, et qui pourrait peut-être, n'était le préjugé, être grandement utilisée même dans nos climats. M. C. V. Riley, entomologiste d'état pour le Missouri, voulant prêcher d'exemple, s'est astreint pendant trois jours à se nourrir exclusivement de sauterelles, et il assure que c'est un aliment sain, de goût assez agréable, qu'on a grand tort de laisser de côté, surtout, lorsque des populations entières se sont vues décimées par la famine, comme la chose est arrivée dans les plaines de l'Ouest. On sait qu'à Bagdad, dans la Turquie d'Asie, on voit les sacs de sauterelles entassés dans des hangars comme on le fait ici de nos grains, tant la consommation en est partout généralisée dans ces contrées. On les prépare de différentes manières : tantôt réduites en poudre, on en fabrique des espèces de pains ou de galettes, et tantôt frites au beurre, on les mange en une espèce de soupe ou de bouillie.

Quant aux dépredations que ces insectes exercent, nous avons eu assez fréquemment à en souffrir—encore l'année dernière—pour les connaître. Les blattes (coquerelles, kakerbacs) rava-

gent nos provisions de bouche dans nos cuisines, les grillons nous ahurissent de leur chant et rongent souvent aussi nos habits, les sauterelles détruisent nos moissons, etc.

On dit que le calife Omar, un jour qu'il allait se mettre à table, vit tomber dans son assiette une sauterelle sur l'aile de laquelle il put lire : "Nous sommes 99. et si nous étions 100, nous serions bientôt disparaître toute verdure de la terre." Tout en faisant la part de la féconde imagination des orientaux, on est forcé de convenir que les sauterelles sont peut-être le plus terrible fléau qui puisse s'abattre sur une moisson, dans les contrées particulièrement favorables à leur développement ou exposées à recevoir leur immigration.

Dans notre province même, les dégâts causés par ces insectes, en certaines années, peuvent s'évaluer à des sommes fort considérables. Différentes paroisses que j'ai visitées l'été dernier dans les comtés de Québec, Portneuf, Bagot, St. Hyacinthe, Richmond, Wolfe, etc., m'ont permis d'estimer qu'au moins les trois-quarts d'une semence ordinaire de céréales étaient tombés sur le sol, sous les mâchoires des sauterelles. Disons, pour généraliser la perte, que c'était une demi-semence. Il y a dans notre province 120,000 cultivateurs; chacun ne sème pas moins en moyenne de 20 à 40 minots de céréales, avoine, blé, orge, seigle. Disons seulement 20 minots pour chaque cultivateur, voilà 2,400,000 minots pour la province. La moitié de la valeur de cette quantité de grain—surtout si on y joint le foin aussi détruit—dépasse certainement \$1,000,000. Ainsi ce chétif insecte, qui attire à peine l'attention du cultivateur, prélève sur ses revenus une imposition de \$1,000,000 dans une seule année! Que d'améliorations, en routes de colonisation, en chemins de fer, en allocations pour l'éducation, etc., ne pourrait-on pas faire avec une telle somme! Les cultivateurs peuvent

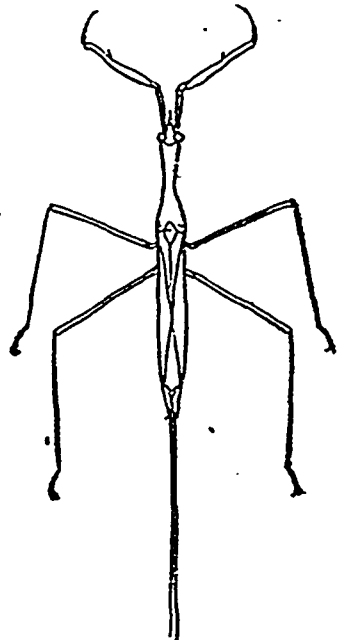


Fig. 22

voir par ce seul calcul qu'il est grandement temps pour eux de s'appliquer un peu plus à connaître la vie, les instincts, les allures des insectes, afin de pouvoir les combattre avec plus d'avantage, avec plus d'assurance de succès.

Les Orthoptères nous offrent les plus fortes tailles de la classe entière des insectes, non pas toutefois dans notre climat. Certains Phasmides (Spectres) dans les climats tropicaux, présentent une longueur de 9 à 10 pouces. Cette famille, dans notre province, n'est représentée que par le Spectre à cuisses renflées, *Diaphomera femorata*, que les anglais appellent *Walking stick*, fig. 22, que l'on rencontre parfois dans le district de Montréal, et qui ne dépasse guère d'ordinaire 4 pouces en longueur. Le Criquet voyageur de l'Asie Mineure, dont se nourrit le peuple de ces contrées, ainsi que la grosse sauterelle à ailes imparfaites des États-Unis du sud, *Romulea microptera*, de même que le grand Criquet Américain, *Acridium Americanum*, des mêmes contrées, offrent aussi une taille fort respectable.

Cet ordre présente encore les formes les plus bizarres, qui causent le plus d'étonnement aux personnes peu habituées à observer les insectes, surtout lorsque ces formes offrent une ressemblance frappante avec des feuilles d'arbre, des rameaux, des tiges, dont elles représentent les nervures, les épines, les écorces, etc.; de là ces noms de spectres, de fantômes, de feuilles ambulantes, etc., données à plusieurs d'entre elles.

Cet ordre ne nous offre aucun représentant dans l'élément liquide.

Nos insectes les plus dignes de fixer notre attention dans la première division de cet ordre, les Coureurs, sont : les Blattes (coquerelles) les Spectres et les Forficules; et parmi les Sauterelles :

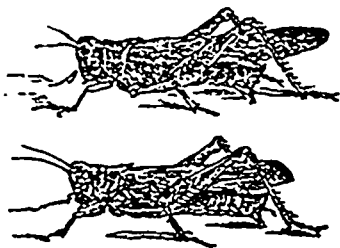


Fig. 23.

Grillons, les Criquets fig. 23, et les Sauterelles proprement dites ou locustaires.

P.

(à continuer.)

Les Cercles Agricoles.

J'ai toujours lu avec plaisir les constants appels que faisait M. le Rédacteur-en-Chef du *Journal d'Agriculture*, afin de porter les cultivateurs à établir des cercles agricoles dans toutes nos paroisses, car il était permis de croire que les culti-

vateurs ne pouvaient se refuser à faire partie d'une association ayant pour but "d'améliorer la condition matérielle et intellectuelle de la classe agricole; d'amener les cultivateurs à agir de concert pour surveiller leurs intérêts, avancer leur cause, et se protéger mutuellement; favoriser parmi eux la bonne entente et la véritable fraternité, diminuer le nombre des procès en faisant soumettre, autant que possible, les difficultés à des arbitres pris parmi les membres de l'Union; travailler à faire respecter et mettre en vigueur toutes lois et ordonnances utiles à l'agriculture; favoriser une éducation chrétienne et pratique par tous les moyens possibles; combattre le luxe, l'ivrognerie et tous les désordres qui nuisent au bonheur du peuple, etc., etc."

A-t-on lu avec la plus sérieuse attention cette partie de la constitution de "l'Union Agricole Nationale," que nous reproduisons du *Journal d'Agriculture*, numéro de novembre? Il m'est permis de croire que non. Car il n'est pas possible de supposer que quatorze mille cultivateurs qui reçoivent ce journal ne se soient pas enrôlés comme un seul homme dans le but de surveiller nos intérêts, de se protéger mutuellement et d'amener parmi nous une bonne entente et la véritable fraternité.

Que l'on relise donc et que l'on analyse ces lignes si précieuses insérées dans la constitution de l'Union Agricole Nationale; que dans nos visites du jour de l'an on cause amicalement sur les avantages que nous retirerions en organisant des cercles agricoles dans toutes nos paroisses, et nous ne tarderons pas à nous convaincre de leur utilité.

Tous ensemble, nous devons former des vœux pour que dans chaque paroisse on puisse compter sur l'établissement d'un cercle agricole. Il suffit, pour cela de le vouloir: que dans chaque paroisse, trois ou quatre cultivateurs se mettent à l'œuvre, qu'ils s'assurent le concours d'une dizaine de personnes influentes, et le succès en sera assuré.

Depuis que l'on travaille à l'organisation des cercles agricoles, on a trop compté sur le grand nombre de membres. Ne pouvant obtenir ce grand nombre, le découragement s'est emparé de la plupart de ceux qui se sont mis à la tête du mouvement, et de dépit, on a cédé à l'insouciance de ceux qui considéraient avec indifférence l'établissement des cercles agricoles; non seulement il y a eu indifférence, mais aussi défiance de la part de ceux qui auraient eu le plus d'intérêt à faire partie de ces opérations: de là la raison pour laquelle nous ne comptons qu'un petit nombre de cercles agricoles.

Remettons-nous donc résolument à l'œuvre. Ne cessons pas de combattre cette apathie qui n'existe que trop chez un grand nombre de cultivateurs; entourons-nous de l'exemple des autres pays pour offrir aux cultivateurs des éléments de prospérité et de progrès en agriculture.

En France, surtout, ces associations sont nombreuses, et elles ont pour centre de leurs opérations la *Société des Agriculteurs de France*, comme nous aurions dans notre Province, l'*Union Agricole Nationale*, si nous apportions à l'établisse-

ment des cercles agricoles, le même dévouement qu'on y apporte en France.

La "Société des Agriculteurs de France," aujourd'hui si prospère, tient son origine d'un concours tenu à Petit-Bourg il y a déjà nombre d'années. A un banquet qui eut lieu à la suite de ce concours, M. Lecouteux, célèbre agronome et publiciste, porta un toast à l'Union des Agriculteurs de France! Ce toast exprimait les sentiments de tous ceux qui étaient présents au banquet. Chacun voyait en effet qu'une voie nouvelle (l'Union) était ouverte, et l'on se répétait que la fête de Petit-Bourg n'était pas une fin, mais un commencement. Le désir de fonder cette Union des cultivateurs de France était si vif et si universel, que, dès le mois suivant, M. Lecouteux fut amené à proposer la formation d'une grande société. La "Société des Agriculteurs de France." A peine le projet avait-il été mis au jour qu. des adhésions arrivèrent de tous les points du territoire français, et, à une première assemblée, plus de sept cents cultivateurs s'inscrivirent comme membres de cette association.

Comment est-on arrivé à ce résultat important? Comme nous le voyons, tout simplement par l'initiative privée. Une idée féconde est produite par un agronome doué d'une grande énergie, ayant eu à lutter pendant longtemps contre l'insouciance d'un grand nombre de cultivateurs; et cependant dans un concours qui a lieu dans un coin de la France, M. Lecouteux reçoit sa récompense; ses efforts sont couronnés de succès, l'idée de grouper comme un seul homme, tous les agriculteurs de France est appuyée, dès le premier jour, par des esprits éclairés, hardis; elle gagne de proche en proche, on l'adopte, on s'entend, on se remet: c'en est fait, l'idée a pris un corps, et la "Société des Agriculteurs de France" est organisée sur des bases solides.

Jusqu'à un certain point, le même enthousiasme s'est produit dans notre province, lorsqu'il s'est agi d'organiser des cercles agricoles. Mais on a trop voulu compter sur le grand nombre. Il fallait plutôt avoir moins de membres pour l'organisation d'un cercle agricole, et être convaincu que les dix ou quinze qui en feraient partie seraient bien décidés à faire face à tous les obstacles qu'ils devaient nécessairement rencontrer dans le début de ces associations.

S'est-il agi d'organiser un cercle agricole à Ste. Anne de la Pocatière, nous avons entendu les routiniers se dire tout bas à l'oreille, que ceux qui se mettaient à la tête de ces organisations le faisaient pour soutirer de l'argent de la poche des cultivateurs. S'agissait-il de convoquer les membres du cercle en assemblée, nous entendions ces mêmes routiniers dire à leurs amis: "Ce sont seulement des messieurs qui vont là pour parler; il y en a même de ceux-là qui ne font point mieux que nous. Laissons-les bavarder à leur aise, ils veulent tout changer; nous, faisons comme nous avons toujours fait, comme faisaient nos pères."

Si dans le début des cercles agricoles, nous comptons sur des cultivateurs ainsi disposés, bien sûr que nous manquerions notre coup.

Organiser, dans chaque paroisse, une société d'hommes s'occupant d'agriculture, entièrement

décidés à tenir tête au qu'en dira-t-on des routiniers, voilà qui assurera l'existence d'un cercle agricole.

Plus tard, lorsqu'on aura reconnu l'utilité des cercles agricoles, les cultivateurs indifférents se réuniront à ces hommes qui n'ont d'autre ambition que d'amener un peu de bien dans nos campagnes. Ces nouveaux convertis diront alors: "Oui, faisons comme ont fait nos pères, l'expérience est la première des sciences, mais consultons un peu l'expérience de nos voisins qui forment partie du Cercle Agricole; consultons aussi ceux qui lisent, car ils savent faire la différence de ce qui convient à notre sol d'avec ce qui peut amener une perte, un préjudice. Nous savons aussi qu'au cercle agricole, nous obtiendrons tous les renseignements nécessaires quand il nous faudra acheter notre grain de semence. Si nous voulons acheter un instrument trop coûteux pour un seul, nous y trouverons des amis qui s'associeront à nous pour l'acheter. Nous avons assurément eu tort de ne pas avoir fait partie du Cercle plus tôt, car ce cercle est une véritable famille qui met en commun son expérience et ses conseils."

Voilà ce que diront ceux qui auparavant avaient été hostiles à l'établissement des Cercles Agricoles.

Groupons-nous donc autour de ces associations partout où elles seront en existence; là où il n'y en a pas, mettons nous résolument à l'œuvre pour les y établir, car elles seront plus tard le salut, l'honneur et la fortune du pays.

Amis cultivateurs qui voulez faire réussir des idées utiles et bonnes, qui désirez voir disparaître la culture routinière, qui cherchez le mieux en toutes choses, souvenez-vous de la *Société des Agriculteurs de France*, qui grâce au concours des cultivateurs dévoués à la cause agricole, est aujourd'hui une société puissante à laquelle l'agriculture en France doit sa prospérité.

Les Cercles Agricoles sont aussi appelés à amener les mêmes bons résultats ici, s'ils reçoivent l'appui et le concours de ceux qui auraient intérêt à les voir réussir.

Par l'établissement des Cercles Agricoles dans nos paroisses, nous créerions une école permanente pour les adultes comme pour les jeunes gens, où une fois par mois, au moyen de causeries familières, on pourrait s'instruire mutuellement; les connaissances agricoles des uns suppléeraient à l'inexpérience des autres. Tant que la vie dure, soyons en certains, il y a quelque chose à apprendre; on n'est jamais trop vieux pour aller à l'école. Malheureusement n'y va pas qui veut; et surtout dans nos campagnes, où l'on a toujours hâte de retirer les enfants qui fréquentent les écoles, pour les employer aux travaux des champs. Les uns s'arrêtent à douze ans; les autres un peu plus tard, et en définitive, tout le monde s'arrête beaucoup trop tôt, parce que les situations commandent et qu'il faut obéir.

Dans le but d'acquérir la science agricole qui nous manque pour faire valoir la culture de nos champs, associons-nous en cercles agricoles afin de nous instruire mutuellement.

CORRESPONDANCE DU JOURNAL.

Cultivons les légumes.—Autres questions pratiques.
—Depuis quelques années, l'art agricole subit, surtout dans la Province de Québec, de grands développements. Les expositions provinciales, les sociétés d'agriculture, les journaux agricoles etc., contribuent sans doute à dissiper l'ignorance, à détruire les préjugés. La diffusion des connaissances s'opère peu à peu ; le bon exemple se propage ; le bon exemple ! ce grand argument, toujours vainqueur, lorsque tous les autres échouent. En voyant les résultats heureux obtenus par une culture judicieuse, intelligente, on s'aperçoit qu'il existe un procédé, autre que la coutume routinière, capable de récompenser le cultivateur de ses rudes labeurs. Qu'on entasse arguments sur arguments, pour démontrer à l'un de nos cultivateurs, d'ailleurs braves et honnêtes, mais peu soucieux de trouver le secret de puiser abondamment du sein de la terre les trésors qu'elle contient, il fera la sourde oreille ; mais qu'on lui présente un bel animal de race améliorée, qu'on lui montre une pièce de terre, jadis inculte, aujourd'hui amendée par des procédés économiques, fertile, et couverte d'une riche moisson, il ouvrira les yeux, et commencera à comprendre qu'il n'a pas reçu de la nature l'infusion de toutes les lumières agricoles ; que pour bien cultiver, il ne suffit pas seulement de marcher sur les traces de ses ancêtres ; mais que pour être bon cultivateur, il faut étudier, comme on étudie pour devenir avocat ou médecin, qu'il faut unir au travail des bras celui de l'intelligence, et que cette dernière doit diriger l'homme des champs dans toutes ses opérations. J'ai vu moi-même, pendant la dernière exposition provinciale, des cultivateurs ébahis en présence des magnifiques produits agricoles, et des beaux types d'animaux étalés sous leurs yeux ; pour eux c'était un monde tout nouveau, une révélation plus convaincante que les plus éloquents discours.

Étudier l'agriculture dans ses diverses branches pour démontrer combien nous avons à faire pour élever cet art au degré de perfectionnement, tel que doit le désirer toute population rurale, laborieuse et intelligente, serait un travail trop long pour le cadre restreint que je me suis tracé. Permettez-moi seulement d'attirer votre attention sur un genre de culture, peut-être secondaire ici, parce qu'il est généralement ignoré, mais d'une haute importance, la culture des légumes, tels que navets de Suède, navets ordinaires, betteraves, topinambours, carottes, etc. Quant à la pomme de terre, la culture en paraît assez répandue. Jusqu'à ces dernières années, on cultivait les choux pour le besoin de la famille ; lorsque les chenilles auront cessé leurs ravages, il y a tout lieu de croire qu'on les cultivera de nouveau, parce qu'on en conçoit l'utilité.

À part quelques cultivateurs, situés dans les environs des villes, qui se livrent à la culture des légumes avec succès pour la production du lait ou l'approvisionnement des marchés, ne peut-on pas dire que ce genre de culture est généralement ignoré. Parcourez les campagnes au temps de la belle saison, vous verrez auprès de chaque habitation un petit jardin, ou trop souvent les mauvaises herbes disputent le terrain à quelques plantes potagères destinées à l'assaisonnement des aliments, mais un coin de terre réservé à la culture des légumes, pour la production du lait et l'engraissement des bestiaux, presque nulle part. Si toutefois vous en rencontrez, c'est une glorieuse exception ; c'est qu'il y a là un cultivateur qui raisonne ses travaux, et calcule avec soin, de tous les produits, lequel lui donnera le plus de revenus. Souvent, ce sera un homme à l'aise ; est-ce seulement parce qu'il cultive les légumes ? Pas uniquement pour cela ; mais il a des légumes à donner à ses vaches, en retour ces bonnes bêtes lui donneront un lait riche et abondant, l'engraissement de ses bestiaux lui deviendra facile, et s'il est assez intelligent pour comprendre ainsi l'importance de cette culture, il ne l'est pas moins pour autre chose, et voilà le secret de sa prospérité.

D'ailleurs est-ce en vain que Dieu nous a donné une si grande variété de plantes succulentes, tant pour l'homme que pour les animaux ? Négliger de les cultiver, n'est-ce pas reconnaître notre véritable intérêt et nous montrer indifférents aux dons de la nature. Pourquoi ne les cultivons-nous pas ? Nous accusera-t-on de paresse ? Il faut voir à l'œuvre notre population ; y a-t-il jamais eu un peuple plus

laborieux que le peuple Canadien ? Les sueurs, les travaux, les fatigues ne sont pas comptés. Faut-il, par exemple, ensemercer en avoine des champs à perte de vue, recueillir sur de vastes prairies quelques centaines de bottes de foin : on n'hésite pas un instant. Mais cultiver un petit champ de légumes, qui nous coûtera moins de temps, de fatigues, que ces grands travaux et nous donnera certainement plus de bénéfices, c'est une chose à laquelle on ne pense pas, parce qu'on n'en connaît pas l'importance et l'utilité. Sur ce sujet comme sur bien d'autres, l'ignorance est donc notre grand tort. J'ose dire même notre unique mal.

C'est pourquoi une étude détaillée et pratique sur cette question, appropriée à notre climat et à notre sol, pourrait être je crois, d'une grande utilité. Il ne s'agit pas pour le moment de cultiver les tubéreuses sur une grande échelle, au moyen d'instruments faits tout exprès pour en rendre l'opération plus rapide et plus facile, ce serait peut-être effrayer au premier abord nos braves gens, on connaît le dicton fatal : Ah ! si j'étais riche !.....

Non, il vaut mieux, dans mon humble opinion, introduire peu à peu cette culture, par des procédés ordinaires et peu dispendieux. L'expérience en fera bientôt connaître l'utilité, le goût se développera insensiblement, on peut raisonnablement espérer qu'un jour les cultivateurs donneront à ce genre de culture la place qu'il mérite, en exécuteront les travaux sur une échelle plus ou moins grande selon leurs ressources, et se procureront alors les instruments aratoires convenables à cette culture.

À ce sujet, permettez-moi de poser quelques questions :

Q.—Entre les diverses espèces de navets de Suède, quelles sont celles réputées les meilleures au goût pour l'usage de l'homme ?

R.—Carter's Imperial et Marshall's Purpletop. (Dans l'espoir d'être mieux compris nous donnerons chaque réponse à la suite de la question. Red. J. A.)

Q.—Les navets à tête pourpre méritent-ils quelque préférence ?

R.—Nous ne pouvons pas répondre avec certitude.

Q.—De tous les légumes, les navets de Suède ne sont-ils pas les meilleurs, comme engrais des bestiaux et des porcs ?

R.—Non. Les pommes de terre, les topinambours, les betteraves à sucre, les panais et les carottes sont plus nourrissants. Mais les navets de Suède sont supérieurs aux autres espèces de navets.

Q.—De tous les légumes, les betteraves ne sont-elles pas les meilleures pour la production du lait ? La betterave à sucre possède-t-elle plus de propriétés lactifères que les autres espèces ?

R.—Oui, le lait ainsi produit est plus riche et d'un goût plus délicat. La betterave à sucre est très-supérieure aux autres variétés de betteraves.

Q.—Connaissez-vous quelque espèce de betterave qui soit plus productive que la betterave rose longue ?

R.—Il faut distinguer. Il ne suffit pas d'avoir un nombre donné de minots ; il faut encore que le légume produit soit le plus nutritif possible. On préfère généralement la betterave à sucre blanche. Cependant les opinions des connaisseurs sont partagées sous ce rapport.

Q.—Je désire cultiver une certaine quantité de légumes, tant pour l'engraissement que pour la production du lait ; y a-t-il quelque avantage à cultiver les carottes, navets blancs (radishes), etc., ou dois-je les mettre de côté pour préférer d'autres espèces ?

R.—Nous vous conseillons d'essayer, en petit, plusieurs espèces de légumes. Vous jugerez mieux de ce qui convient à votre terrain. Mais cultivez de votre mieux le tout, suivant la règle : Faire moins, mais faire bien.

Q.—Quelle place occupe le topinambour, entre tous les légumes, tant sous le rapport de sa production, que de ses qualités ?

* Pour les graines de jardins, etc., nous conseillons fortement à nos lecteurs de s'adresser directement à M. Wm. Evans, grainetier du Conseil d'Agriculture à Montréal. Ils n'auront qu'à préciser l'espèce qu'ils désirent, et ils pourront compter sur un choix judicieux, sur des graines de première qualité et à des prix très-modérés. Pour les petits paquets de moins de 3 lbs., on peut les faire venir par la maille, pour quatre centins par livre. C'est un moyen sûr et expéditif que nous recommandons à tous nos lecteurs.

R.—Il est range ordinairement après la pomme de terre.

Q.—Ne vaut-il pas mieux semer les betteraves dès que le sol est bien préparé et la saison favorable, sans attendre vers la fin de Mai?

R.—Oui, le plus tôt possible, pourvu que la terre se soit réchauffée. Faites germer vos semences.

Q.—Pour une couche chaude destinée au plan de tabac, le fumier d'écurie paraît trop chaud, celui d'étable trop froid, ne serait-il pas mieux de faire un mélange des deux?

R.—On recommande de préférence le fumier de cheval, bien étendu et *fortement pressé*. Ce piétinement empêchera un trop grand développement de chaleur.

Q.—On pourrait-je me procurer au printemps une ruche d'abeilles, et à quel prix?

R.—Pour se procurer au printemps, une colonie à bon marché, il faut l'acheter dans une ruche commune et on la transfère ensuite dans la ruche qu'on a adoptée. Autrement il est très-difficile d'en avoir à moins de dix piastres. Mais si vous êtes à vos débuts agricoles, je vous conseille de commencer avec une ruche d'abeilles italiennes qui donnent deux fois plus de profit.

Pour les abeilles noires, s'adresser à M. Taschereau, Québec; Ths. Valiquet, St. Hilairé; Dr. Larue, M. P. P., St. Augustin, comté de Portneuf. Pour les italiennes, s'adresser à M. Lamontagne, boîte 635, Québec.

Q.—Veuillez donc accompagner toutes vos gravures de notes explicatives, faisant connaître brièvement les qualités de ces beaux types d'animaux que vous nous présentez, et en même temps les avantages que nous pouvons en retirer. Ce serait sans doute en doubler l'intérêt?

R.—À l'avenir nous nous rendrons à la demande de notre correspondant. Nos lecteurs en general, ne doivent pas oublier cependant que les beaux types, tout avantageux qu'ils soient aux cultivateurs sages, dont *es an maux n'ont jamais fait*, ne peuvent pas convenir à ceux dont les pâturages sont mis une partie considérable de l'été, et qui nourrissent leur bétail uniquement avec de la paille sèche, l'hiver. C'est là, malheureusement, ce qui retarde toute amélioration des races d'animaux dans cette province, et avec ce système il n'y a guère d'amélioration possible. Nous avons donc raison de répéter souvent : semez force graine de mil, et surtout de trèfle; faites vous-même votre trèfle, et ne craignez point d'en semer dix à douze livres par arpent, dans une terre parfaitement hersée; roulez, au moyen d'un rouleau pesant, semez par dessus un demi muid de plâtre par arpent, et bientôt vos pâturages seront excellents et vous aurez autre chose que de la paille à donner à votre bétail en hiver. Alors il sera temps de songer aux races améliorées. (Red. J. d'A.)

La réponse que vous avez donnée dans le dernier numéro à la question, Foin et Paille, me paraît fort judicieuse. Outre qu'elle confirme mes opinions personnelles, je constate avec plaisir, qu'elle est conforme à celle de bons éleveurs Irlandais et Écossais, entre autres de Leeds, qui m'ont dit suivre ce régime dans le soin de leur bétail.

AGRICOLA, St. N.

Notre correspondant et collaborateur voudra bien accepter nos meilleurs remerciements pour l'excellent article qui précède. Rien ne nous fera plus de plaisir et rien ne sera plus utile au Journal qu'une critique intelligente et bienveillante. Nous la sollicitons avec empressement, et nous serons reconnaissant envers tous ceux qui voudront bien nous aider de leurs conseils. Notre correspondant nous dit dans sa lettre d'envoi qu'il n'a pas d'autre but que de contribuer au bien de ses concitoyens. Qu'il nous permette de lui dire qu'en continuant le travail commencé, il ne peut manquer de nous rendre, ainsi qu'à nos lecteurs, un service signalé.

Cercle religieux et agricole. - Société d'Agriculture de paroisse. - Instruction Agricole. - Comptabilité.— Une cure d'une paroisse éloignée et isolée nous écrit ce qui suit:

« Bien que je ne cultive pas, j'ai toujours aimé par goût et par principes l'agriculture. A St. A. de M., presque tous les

enfants d'école en état de le lire, ont le Manuel du Dr Larue, et ils devaient, quand ils en ont la chance, un exemplaire de vos excellentes causeries. La Société de St. Joseph est religieuse, mais n'exclut pas l'agriculture. A chaque conférence spirituelle, je parle des champs, au risque de forcer la note un peu. Les jeunes gens desormais lisent des articles sur la culture, et se réunissent en cercles le samedi pour en causer et en discuter. Votre journal leur sera d'un grand encouragement.

« Je suis désireux d'après votre suggestion, de former une société d'agriculture. Mais pour être conforme à la nouvelle loi, je redoute un obstacle: St. A. est une paroisse isolée. La plus proche est à treize lieues. Entre ces deux paroisses, se trouve en majeure partie une population anglaise et protestante, avec laquelle mes gens ont peu de rapports sur ces questions. Si quelques mois dans la nouvelle loi étaient favorables aux paroisses isolées, je ferais tous mes efforts pour réaliser votre bonne suggestion, et former une société d'agriculture légale, afin de jouir de tous ses avantages. Si c'est réellement un obstacle, je crois que vous pouvez le faire disparaître.

(Cela ne dépend pas de nous. C'est à la législature locale qu'il faut s'adresser.—Note de la Rédaction.)

« Pardonnez-moi si j'ose vous soumettre une opinion. Beaucoup de moyens favorisent l'agriculture. Mais, ce qui me semble bien entendu et *mise en pratique*. En théorie, il est assez facile de convaincre de sa nécessité, les cultivateurs et surtout les enfants d'écoles.

« Mais le cultivateur répliquera: J'ai tant de champs différents, tant d'espèces de grains et d'animaux, tant de choses différentes, — c'est pour moi un chaos à m'y perdre. — On le sent, il y a une lacune, la méthode manque. Voilà l'obstacle. Pourquoi ne pas introduire dans les écoles et les sociétés d'agriculture une méthode uniforme, complète et facile de comptabilité agricole. S'il était jugé à propos de rendre ou d'expédier un cahier d'obligation, même dans les écoles, (c'est le moyen pratique qui assure le succès, — un cahier de cette méthode de comptabilité agricole à être tenue par les élèves, — je crois que ce chaos disparaîtrait bien vite et que les cultivateurs, raisonnant leurs opérations avec le chiffre prendraient promptement des méthodes de culture améliorées.»

Cette question, imminemment pratique, de la comptabilité agricole est maintenant à l'étude. Nous en parlerons plus tard. En attendant nous comptons sur des nouvelles fréquentes du « Cercle agricole de St. Joseph » et de son zèle et patriotique fondateur. Que son noble exemple rencontre des centaines d'imitateurs, c'est le vœu que nous faisons, pour le plus grand bien de cette province!

Blé du Lac St. Jean.—Nous avons vu un échantillon magnifique de blé du printemps, venant du lac St. Jean. Il serait désirable que dans les nouvelles colonies comme au Lac St. Jean, on s'adonnât à la culture de grains et de graines de semences. La richesse du sol dans les terres neuves permettra de récolter des produits magnifiques pourvu que les semences aient été bien choisies.

Nous sommes sûr qu'un dépôt de blé du Lac St. Jean, fait chez M. J. B. Renaud par exemple, trouverait un prompt débit. Nous serons heureux d'annoncer gratuitement dans le journal tout dépôt de cette nature.

Ci-suit un extrait tiré du *Courier du Canada* :

« Trois voitures de la Pointe-aux-Trembles, comté de Portneuf, sont venues ici faire achat de blé et sont reparties avec chacune mille livres pesant.

« Plusieurs autres habitants du même comté sont venus depuis faire de semblables achats.

« Cependant le chemin présente trop de côtes et de detours qu'il serait facile de faire disparaître moyennant un léger octroi d'argent que la législature sans doute ne manquera pas de voter.

« Avec quelques perfectionnements peu coûteux, le trajet du Lac St. Jean à Québec avec des voitures chargées de 800 à 1,000 livres pourrait se faire en deux jours.»

Produit de bonnes vaches laitières. — J'ai lu avec beaucoup d'intérêt l'article de M. J. M. B. donnant le résultat de l'expérience faite par M. Drummond, de la quantité de lait et de beurre qu'une de ses vaches lui a donnée. Comme je suis convaincu que beaucoup de personnes prennent ce résultat pour des mensonges, je viendrai à l'appui de ce monsieur, pour l'honneur de son troupeau, avec des expériences faites par moi il y a deux ans. Si la chose était à refaire, je suivrais le mode de M. Drummond; c'est-à-dire, je traitais mes vaches trois fois par jour et je leur donnais de la *boulette* afin de leur faire monter tout ce qu'elles peuvent faire. Ainsi donc, il y a deux ans, dans la paroisse de Berthier, nous établissons une fromagerie, et pour l'encourager, j'ai décidé de porter le lait de mes deux meilleures vaches.

C'est la pesanture du lait que ces deux vaches m'ont donné pour les premiers seize jours, nous commençons le :

Juln.	Matin.	Soir.	Juln.	Matin.	Soir.
7	lbs. 40	lbs. 48	16	lbs. 43	lbs. 53
8	40	47	16	41	51
9	41	48	17	41	55
10	39	51	18	45	55
11	41	51	19	46	51
12	35	52	20	46	56
13	39	53	21	47	58
4	40	52	22	46	58
	315	401		361	413

Total le matin 679 livres, et celui du soir 814 livres.
Total: 1493 livres.

Quand j'arrivais à la fromagerie avec mon lait, personne ne voulait croire que c'était le lait de deux vaches; je comprends que la chose était incroyable pour ceux qui ne portaient que de 15 à 20 lbs par jour avec le même nombre de vaches que moi. Ceux qui ont la l'expérience de M. Drummond et qui ont de chétives vaches ne peuvent croire à un tel résultat.

Maintenant, voici la quantité de beurre que j'ai fait avec chacune de ces vaches dans la première semaine de septembre, il y a deux ans.

"Vieille Arxshire" âgée de 11 ans, dans 7 jours, nous avons fait 13½ lbs. de beurre: traite deux fois par jour sans être *boulettée*: sa fille, "Dry men," âgée de 5 ans, dans 7 jours: 14 lbs. de beurre sans être *boulettée*: je suis presque convaincu que si cette vache eût eu tout à sa volonté pour bien manger, traite trois fois par jour, elle aurait pu donner 16 pots de lait par jour. Malheureusement, je ne puis plus faire d'expérience avec elle parce qu'elle est morte, cet été, d'une inflammation, en deux jours, malgré les soins d'un médecin-vétérinaire. J'ai trois deses gemmes qui promettent beaucoup.

En résumé, Monsieur, je suis de la même opinion que votre correspondant. Il serait à souhaiter que nous fissions de ces expériences bien plus souvent, et qu'elles fussent publiées: par là nous en tirerions tout un grand avantage.

Berthier, (en haut).

A. MOUSSEAU.

Engrais pour les patates. — J'aimerais à connaître votre opinion sur un article qui a paru sur la "Gazette d's Campagnes," le 10 Janvier 1878, ayant pour titre, "Engrais pour les Patates," je vous prie de le reproduire, et j'ai la certitude que si vous lui donnez votre approbation, il pourrait être utile à vos nombreux lecteurs, qui cultivent en grand la pomme de terre. Si vous recommandez cet engrais, je voudrais en faire usage sur une terre sablonneuse, dans laquelle j'ai cultivé la pomme de terre dans les deux années précédentes, et voilà deux ans que je n'y ai mis aucun engrais. Le dernier engrais que j'y ai mis est de l'engrais solide d'étable sans compost. Si l'engrais recommandé a le mérite qu'on lui attribue, nous pourrions utiliser nos engrais d'étable pour nos prairies.

"ENGRAIS POUR LES PATATES." — Voici un engrais qui, au dire de ceux qui en ont fait l'essai, est aussi bon que l'emploi du superphosphate de chaux, et est de beaucoup moins coûteux: il convient très-bien à une terre sablonneuse.

"Prenez une barrique de chaux, faites-la étendre avec de l'eau, ajoutez un minot de sel que vous mélangerez à la chaux lorsqu'elle sera pulvérisée, puis, ajoutez de la terre glaise ou de la cendre en quantité suffisante pour empêcher que le tout ne devienne en mortier. Vous ferez avec cette composition au moins cinq barils d'engrais. Mettez un demi-baril de cet engrais par chaque plant. Tout engrais contenant de la potasse convient tout particulièrement à la patate: les cendres en contiennent plus que tout autre matière fertilisante, c'est pourquoi il importe d'en faire un fréquent usage. Il est important de prendre tout le soin possible pour ne pas laisser perdre les cendres qu'il y a moyen de se procurer, surtout pendant les mois de l'hiver."

La chaux, la cendre (et même la glaise pure dans des terres très-légères) sont de bons engrais pour la pomme de terre. Mais le mélange de chaux et de glaise recommandé ne suffirait pas, à notre avis, pour assurer une bonne récolte de patates. Pour un arpent, il faudrait au moins cinquante charges de glaise pure mélangée soigneusement avec 6 à 8 barriques de chaux pour assurer une récolte ordinaire.

La moitié de ce compost, aidée de quinze gros voyages de bon fumier suffirait également dans une terre pauvre, mais pas moins.

Quant au mélange de chaux, d'eau et de cendres, il n'est pas du tout recommandable, puisque l'effet serait de faire *éventer* la cendre en causant une fermentation immédiate qui ferait évaporer une partie considérable des matières fertilisantes contenues dans la cendre.

Nous pensons que notre correspondant a tort de semer des patates au même endroit plusieurs années de suite. Qu'il essaie une rotation de quatre ans, ne ramenant la pomme de terre qu'une fois dans quatre ans, et il verra bientôt qu'un arpent ensemencé ainsi donne au-delà du double de ce qu'il obtient aujourd'hui.

Moyen d'éviter le blé noir ou la carie dans toutes les céréales. — Serez-vous assez bon pour faire connaître, dans votre journal d'agriculture, quels seraient les moyens à prendre pour empêcher la production du blé noir. En ce faisant vous obligerez beaucoup,

St. Hyacinthe.

UX AGRICULTEUR.

Egouttez vos terres parfaitement. Lavez votre semence dans une lessive composée de vieille urine et d'une forte saumure, otez tout ce qui flotte sur cette lessive. Mettez en tas et chaufez parfaitement en brassant soigneusement votre tas de manière à ce que chaque grain de semence soit couvert de chaux vive. Ce lavage sera utile et profitable pour toutes les céréales.

Laiterie et glacière. — Je vois avec plaisir sur votre dernier numéro de Janvier un article de M. A. Mousseau de Berthier donnant un plan de sa laiterie. C'est un plan qui me paraît bien utile et facile d'exécution pour la plupart des habitants, parce qu'il n'est pas trop dispendieux, à part cependant le chauffage de l'eau et le transport au seau. De plus le chauffage avec de l'eau chaude ne me paraît pas confortable pour une laiterie, parce que je crains que cette vapeur d'eau chaude répandrait une humidité, qui certainement doit être contraire au lait. M. Mousseau nous fait voir que son lait est deux jours sans s'écouler, vaudra-t-il nous dire combien ça prend de jours pour l'écrémer, et combien de temps après avoir fait traire ses vaches il coule son lait.

J'ai toujours aimé à rencontrer M. Mousseau afin de converser avec lui: c'est un homme de grand mérite, avec qui j'ai toujours acquis des connaissances. M. Mousseau se distingue en agriculture non-seulement dans son comté, mais aussi dans les expositions provinciales. C'est un des cultivateurs trop rares dans cette province qui ont l'ambition d'arriver à la culture la plus productive.

L'Assomption, 3 janvier 1878.

B. A. ROCH SIVARD, Cult.

Question pratique.

Je vous envoie le résumé de la discussion sur la question d'économie politique ci-incluse, laquelle a eu lieu à l'assemblée annuelle de l'élection des officiers de la Société d'Agriculture du comté de Chambly. Tous les ans, à cette assemblée, plusieurs questions sont traitées.

J'ai cru que la question pourrait être produite en public, pour l'avantage des gens qui ne raisonnent pas toujours leurs opérations.

Si vous êtes de mon avis, veuillez en dire un mot dans le journal, ou en faisant honneur à la Société d'Agriculture de Chambly.

SIMPLE CALCUL.—J'ai 100 lbs de laine brute que j'échange à la manufacture de St. Bruno pour de l'étoffe, flanelle, etc.

Je vends ma laine à raison de 35 cts. la lbs=\$35. Avec mes \$35, j'achète 50 verges d'étoffe (telle qu'échantillons.)

Mon voisin a 100 lbs de laine qu'il fait employer en payant pour tout.

Diminution durant les procédés de fabrication : 10/00 ou 100 lbs=10=90 lbs.

FRAIS.

Carder, 90 lbs à 5 cts.....	\$ 4.50
Filer, 20 cts. la lb.....	18.00
Tisser, 90 aunes qui se réduisent à 90 verges, après le foulage, à 12 cts. l'aune.....	10.80
Fouler, presser et raser, 10 cts. par vergo.....	9.00

Mon voisin a 90 verges d'étoffe, valant 70 cts. la vergo.....	\$42.30
Moins les frais.....	\$63.00
	42.30

Valeur des 100lbs de laine\$20.70

J'ai eu.....\$35.00

Mon voisin 20.70

Différence en ma faveur 14.30

Quand la femme du cultivateur, ou ses filles, emploient elles-mêmes la laine, c'est une toute autre affaire; mais ici, le cas est extrêmement rare, malheureusement.—St. Hubert.

Bon exemple.—Monsieur Jos. Ed. Roy, instituteur à l'école commerciale de Ste. Claire, comté de Dorchester a donné un exemple que nous voulions faire connaître à tous ceux qui s'intéressent au progrès de l'instruction primaire.

M. Roy n'a pas attendu les conseils contenus dans une des dernières circulaires du Surintendant pour enseigner le jardinage et l'agriculture sont deux branches d'un même art, et, d'autre part que le plus grand nombre de ses élèves, étant fils de cultivateurs ou destinés à l'agriculture, auront besoin de notions spéciales sur la culture de la terre, il s'est fait un devoir d'accorder au jardinage une place importante dans son enseignement. Sans faire perdre de temps à ses élèves, c'est-à-dire tout en les amusant, il leur a fait cultiver le jardin attenant à l'école, et dans ce jardin, il a récolté 23 minots de betteraves de différentes sortes, 8 minots de carottes, 10 minots de choux de Siam, 150 pommes de choux. Il a envoyé au Surintendant quelques spécimens de ces légumes, qui ont été exposés au Département, où ils ont été vus avec intérêt par les connaisseurs.

Voilà un bon exemple. L'enseignement agricole ainsi compris est un bienfait pour ceux qui le reçoivent, et un honneur pour celui qui le donne.—*Journal de l'Instruction Publique.*

Le Journal d'Agriculture publié dans cette Province est une bien belle institution, en même temps qu'il est de la plus haute importance pour la classe agricole, en général, qui, à mon avis, est un peu en arrière des autres classes de la société sous le rapport des connaissances qui sont de son propre intérêt. A voir bon nombre de cultivateurs, on dirait qu'ils n'ont qu'à continuer à suivre la vieille routine et que tout doit leur venir comme par enchantement. Ils semblent n'avoir rien à apprendre, rien à améliorer, rien à perfectionner. Le temps n'est pas bien éloigné où ils se verraient forcés de faire des améliorations de tout genre, car s'ils commencent cependant un peu à reconnaître. Les terres sont partout déteriorées. Les anciens parmi nous disent qu'ils ont souvent obtenu deux et même trois fois autant qu'ils nous ne récoltons aujourd'hui. Mais le mal n'est pas sans remède, et les remèdes, nous pouvons les trouver en bon nombre en nous

informant et en nous conseillant mutuellement par l'entremise du Journal. Aides des connaissances des personnes qui le rédigent, nous pourrions, je l'espère, faire un grand pas dans l'agriculture perfectionnée, en y apportant du courage et de l'énergie. En ma qualité de cultivateur, je reconnais et je ne crains pas de le dire, qu'il y a une foule de choses que nous pourrions faire mieux que nous ne les faisons.

Eh bien! je considère que ce Journal est véritablement l'ami des intéressés qui ira partout donner gratuitement ses conseils et les moyens d'agir pour le mieux. Dans ses colonnes, chacun pourra s'instruire et demander ce qu'il croira utile de connaître, de même que chacun pourra donner le résultat de ses expériences et de ses observations. J'applaudis donc à ce moyen d'instruction, et j'espère qu'il aura de bons résultats.

Rivière-du-Loup (en haut).

T. H. LEGUIS.

Foin et Paille.—Je vais vous donner mon opinion sur la question que je vous ai moi-même posée, concernant la manière de soigner les vaches au foin et à la paille. Le principe de donner à l'animal affaibli la nourriture la plus grossière et d'exciter ensuite son appétit avec ce qui lui plaît d'avantage, est incontestablement bon; ainsi on doit donner de la paille le matin, et si, comme vous le dites, on donne du foin le midi, je trouve qu'au repas du soir, qui est presque tout de suite arrivé, les vaches n'ont pas faim et ne mangent pas de paille. Ce que je pense être le meilleur, c'est de bien mélanger paille et foin pour les repas du midi et du soir.

Rivière-du-Loup (en haut), 30 Janvier 1878.

Permettez-moi de vous écrire au sujet d'un jeune cheval qui est affecté d'une bouffie ou bosse située à la veine saphène du jarret. Cette bouffie qui est molle disparaît lorsque le cheval a un peu d'exercice, cette bouffie semble aussi reformer un liquide, lorsqu'on la presse, il en sort une autre bosse dans le vide externe du jarret. On me recommande d'y mettre une mouche à cheval; si c'est le véritable remède, quel est sa composition, et comment l'employer? si non, veuillez bien avoir la bonté de m'indiquer un autre remède.

NICOLET, 19 février.

Votre cheval a ce qu'on appelle Vessigon ou Vessigon chevillé. S'il n'y a pas de boiterie et que l'animal soit poulain, on vous recommande de ne lui faire aucun traitement.

S'il est âgé de plus de trois ans, faites recouurer le sabot de jambe affecté, et appliquer un contre irritant composé de :

Cantharide.....	1 dragme.
Rioduro de Mercure....	1 —
Saindoux.....	1 once.

Avant il faut couper le poil, laver la partie bien nette, frotter cet onguent avec la main, attacher l'animal pour qu'il ne puisse atteindre la partie en traitement pendant dix heures; trois jours après induire avec de l'huile on de la graisse toute l'étendue prise par la mouche, et continuer avec de l'huile tant que l'eschare sera adhérent. S'il est nécessaire, faire une nouvelle application après dix jours.

J'ai une vache qui a une bosse sur la joue, que les cultivateurs appellent un os gras. Ordinairement, ces bosses distillent après quelque temps. Ma vache n'en est pas rendue là, malgré qu'il y ait déjà un an qu'elle en souffre. Veuillez m'indiquer les soins à donner et me dire si je puis la guérir tout-à-fait.

Les symptômes décrits ci-dessus indiquent une maladie incurable (cancer osseux). On vous recommande de n'appliquer aucun remède, car cette tumeur recommencerait à croître. Dans ce cas, il est plus avantageux d'engraisser la bête avant que cette tumeur ne présente d'autres symptômes plus graves.

Autrement, le système deviendrait empoisonné, et par conséquent la viande serait impropre à l'alimentation.